



Je m'attachai à son cou. — Page 140, col. 3,

qu'il consentait à me servir de père. Je dois dire que la vue de mon bienfaiteur me glaça au point qu'il me fut impossible de le remercier. Je devins tout aussi incapable de comprendre le discours qu'il m'adressa, dans lequel je distinguai seulement l'accent du reproche et de la mauvaise humeur. Enfin mon immobilité fut complète, jusqu'au moment où Catherine se disposa à sortir. Alors mes cris, mes sanglots, mes efforts pour la retenir apprirent à mon oncle que j'étais doué de mouvement, et le mirent dans une colère épouvantable. Catherine s'enfuit de mes bras, non sans peine, me laissant dans cet état de désespoir où nous plonge, à tout âge, la perte du seul ami qui nous reste.

Il est bon d'informer le lecteur de ce que je n'ai su que longtemps après, c'est-à-dire des motifs qui avaient décidé mon oncle à me prendre chez lui. Il s'en fallait bien que Jérôme Bérard fût généreux et compatissant; mais il était orgueilleux. Il sentit qu'étant connu pour être dans l'aisance, il perdrait infailliblement la considération dont il jouissait dans la ville, s'il abandonnait son neveu à la charité publique, et comme il tenait presque autant à cette considération qu'à son argent, ce qui n'est pas peu dire, il aima mieux acheter de quelques écus l'approbation de ses voisins, que de s'exposer au blâme général en me refusant un asile. D'ailleurs, il fut convenu avec ma cousine qu'il me regarderait entièrement comme sa propriété; que mon temps, mon travail, dès que je serais en état de lui être utile, lui payeraient ce qu'il faisait pour moi. Jusqu'à ce moment je devais rester soumis à toutes ses volontés, et profiter le plus tôt possible de l'éducation qu'il consentait à me donner. Ma cousine souscrivit pour moi à toutes ces conditions, et promit de ne point me voir une fois sans me les rappeler.

En vertu de ce traité, je fus mis sur-le-champ en possession des droits de nettoyer les souliers de mon oncle, de faire ses commissions, et d'aider Marguerite, la cuisinière, autant que mon âge le permettait. Mes autres occupations consistaient à

apprendre à lire, à écrire, à compter, etc., en sorte que le récit des plaisirs que j'ai goûtés pendant les dernières années de mon enfance n'allongera pas ce chapitre.

Mon oncle était l'homme le plus instruit de Paray-le-Monial. Il savait un peu de latin, un peu d'histoire, un peu de géographie, et faisait son état d'enseigner ces trois choses aux personnes qui ne les savaient pas du tout. Comme il était le seul maître qu'il y eût dans la ville, il y gagnait beaucoup d'argent, sans pourtant qu'on pût s'en apercevoir à la manière dont il tenait sa maison, où les principes de la plus stricte économie étaient pratiqués. Si quelque voisin indiscret lui faisait la guerre sur ce chapitre, il répondait qu'on ne pouvait donner son bien et le manger; que ses charges étaient énormes; que je lui coûtai beaucoup: le ciel sait cependant qu'à l'exception d'un vieux drap que Marguerite avait coupé pour rallonger mes chemises, qui naturellement ne grandissaient point avec moi, j'avais treize ans avant de lui avoir coûté autre chose que ma nourriture, et quelle nourriture! Catherine se chargeait d'arranger à ma taille les habits de mon pauvre père, dont le fond de garde-robe, quoique fort mince, fut longtemps à s'épuiser.

Un bonheur singulier, c'est que, dans ma triste situation, où nul encouragement ne venait exciter en moi l'amour du travail, je profitais d'une manière surprenante des leçons que me donnait mon oncle. A quatorze ans mon écriture était fort belle, je savais le latin mieux que mon maître, et j'étais très-instruit en histoire et en géographie. J'attribue la rapidité de mes progrès au défaut total d'amusement et de distraction. Privé de tous les plaisirs auxquels se livraient les enfants de mon âge, l'étude me semblait agréable, comparativement aux autres occupations qui remplissaient ma vie, dont la plupart m'étaient odieuses. C'était donc toujours avec joie qu'après avoir lavé la vaisselle (car Marguerite, depuis longtemps, s'était débarrassée de ce soin en ma faveur), je prenais mes livres et je travaillais dans la cuisine jusqu'à dix heures, mo-

ment auquel j'allais me coucher sur un mauvais grabat.

Mon unique jouissance était le bonheur de voir et d'embrasser ma bonne, ma chère Catherine. Ah! comme j'aimais le seul être qui m'aimât! Toute la sensibilité que m'avait donnée la nature était concentrée dans mon affection pour Catherine. Je le dis avec vérité, j'ai connu l'amour: jamais mon cœur n'a battu plus vivement à la vue de celle que j'idolâtrai, qu'au son de la voix de ma bonne cousine. Elle venait très-rarement chez mon oncle, qui, lancé dans la haute société de Paray, souffrait beaucoup de se trouver le cousin germain d'une couturière. Ils ne s'étaient pas vus depuis des années, lorsqu'elle me conduisit chez lui; mais, depuis, elle s'exposa de temps en temps à la réception la plus disgracieuse, pour venir juger de ma situation et m'aider à la supporter. De mon côté, lorsqu'on m'envoyait en commission dans la ville, je courais au lieu de marcher, afin de gagner quelques minutes, que je passais avec elle. Je lui contais mes chagrins. Elle me plaignait au point quelquefois de pleurer avec moi, tout en m'exhortant à la résignation. Ah! puissant empire de la bonté sur l'âme du malheureux! Un mot, une larme de Catherine me donnaient de la patience pour un mois. Je retournais chez mon oncle tout consolé. Je souffrais, j'obéissais de nouveau sans me plaindre, comme si la pitié que j'inspirais eût mêlé un certain charme à mes peines.

II

LE CHATEAU.

On ne voit point ici.....
 La fortune insolente
 Repousser avec fierté
 La prière humble et tremblante
 De la triste pauvreté;
 On ne méprise point les travaux nécessaires;
 Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

VOLTAIRE.

Je touchais à ma dix-septième année, sans qu'aucun événement eût jamais rompu la triste